M. Frémy qui n'a pas été reçu dans l'Yonne, va paraître, être nommé sénateur. Ce n'est peut-être qu'un bruit que font courir ses amis.

On assure que de nouvelles arrestations ont été opérées à domicile.

Le Rappel et le Rappel continuent de suspendre leur publication.

Les nouvelles de l'étranger ne présentent que peu d'intérêt. En Espagne les partisans du duc de Montpensier reprennent courage et le premier chef de l'insurrection, l'amiral Topete, a hautement proclamé devant les Cortès les avantages de l'intronisation du duc.

Double fête aujourd'hui pour les actionnaires : la ville et la Compagnie du canal de Suez ont fait un tirage d'obligations avec lots.

Il y a grand dîner ce soir aux Tuileries en l'honneur du vice roi d'Egypte.

CH. CAROT.

Paris, mercredi 16 juin.

Je crois pouvoir maintenir ce que je vous ai dit déjà de la résolution du gouvernement de rester dans le statu quo, ministériel et constitutionnel jusqu'à la réunion du Corps législatif. Par conséquent, les actes de l'administration, lors de la vérification des pouvoirs seront défendus par quelques-uns des ministres spécialement désignés à cet effet.

En ce moment, le vent souffle sur M. Haussmann. C'est lui qui aurait donné sa démission. Quelques-uns prétendent qu'elle lui aurait été demandée comme une satisfaction à accorder aux parisiens, et ils prétendent qu'il l'aurait abritée derrière le mur Guillelot, sa personnalité trop en vue et trop exposée. Nous croyons qu'il n'en sera rien ; on ne voit pas d'ailleurs que ce moment en quoi la personnalité de M. Haussmann peut se trouver mêlée au mouvement général de la politique impériale qui s'accroît vraisemblablement dans un certain ordre de mesures d'intérêt public et non par une exécution de personnes. Elle ne se rattacherait qu'à un indicement aux développements attendus du principe de décentralisation. On annonce sous ce rapport de prochaines mesures sur lesquelles j'aurai à revenir avec des renseignements précis.

Comme je vous l'ai dit aussi, il faut nous attendre à retrouver dans le Journal officiel un décret qui maintient M. Schneider à la présidence du Corps législatif. On avait fait courir le bruit de son remplacement par une personne que sa grande fortune et sa situation aristocratique avait mise en vue dans le tiers-parti. M. le marquis de Talhouët-Roy. Sans doute, M. de Talhouët est un homme fort distingué, mais nous ne voyons rien dans sa position qui prouve cet avancement ; et ce ne serait pas rendre justice à M. Schneider que de supposer qu'il va être écarté parce que le mouvement libéral s'accroît. Il n'y a rien de plus indiqué au choix souverain par l'action qu'il exerceait au sein de la Chambre et par les sympathies de tous les partis. Il n'avait pas marqué dans la politique active et se recommandait par sa désinvolture de son caractère et son esprit oscillant, ainsi que par de vieux services dans les Chambres fort appréciés de nos collègues. Il est probable que si la Chambre avait à nommer son président, M. Schneider aurait presque donné pas qu'il soit écarté de fonctions qu'il remplit avec impartialité et avec une autorité croissante, avec un ascendant marqué sur tous ceux qui pourraient tendre à s'écarter de la mesure et de la modération indispensables à toute discussion sérieuse.

La lettre de M. de Persigny à M. Emile Ollivier a donné lieu dans la presse aux commentaires prévus. Elle a été fort étonnée, soit platement, soit sérieuse-

ment. Mais les journaux sont en général d'accord sur ce point que si l'on y trouve facilement des attaques contre des personnes ayant une part plus active dans les affaires que le noble don elle indique comme seul repère des maux signalés la substitution de personnes dont il n'est pas difficile de deviner les noms. Cet incident serait sans doute publié s'il n'était rendu public que par les journaux à dessein répétés dans les conversations à Paris et dans les correspondances.

Vous connaissez le don de 10,000 fr. fait par M. Sipiéro en faveur des agents de l'autorité. M. Sipiéro a voulu faire de ce don une sorte de manifestation de gratitude envers ceux qui ont contribué à mettre fin à des troubles dangereux et nuisibles aux intérêts communs ; et même avec l'habitude spéciale aux Français de se montrer rarement sympathiques à une institution dont l'utilité est de premier ordre et dont les agents sont exposés à de continuels dangers, il a fallu à M. Sipiéro une espèce de courage civil qui lui a valu de nombreuses approbations, mais qui n'a pas trouvé d'imitateurs. Quelques journaux ont fait de lui le Président du Conseil d'administration du Pays ; d'autres le Président du Conseil d'administration du Siècle ; la vérité est que M. Sipiéro est actionnaire du Constitutionnel, du Pays, du Siècle, et peut-être d'autres journaux. Mais c'est là une propriété comme une autre qui ne constitue qu'une partie de sa grande fortune. Il est le neveu de M. Devinck et le beau-père de M. Gustave Chaix d'Est-Ange, récemment élu dans la Gironde.

On parle de la nomination du maréchal Canrobert, au commandement de la garde impériale ; il remplacerait le maréchal Rognul de St-Jean d'Angely qui deviendrait grand chancelier de la Légion d'honneur, et serait lui-même remplacé par le brave général Bourbaki.

Le voyage de l'Impératrice en Orient est décidément fixé au mois de novembre. Les personnes qui doivent l'accompagner sont désignées ; elles sont au nombre de 14.

Les salons du vice-roi d'Egypte sont toujours encombrés d'une foule nombreuse de gens qui ont quantité de choses à lui proposer, ne fût ce que d'exécuter son buste. Ce matin quatre sculpteurs étaient installés dans le salon d'attente. Mais ils ont dû céder le pas à l'honorable Président de la C. des messageries impériales, M. Behic, qui a eu avec le Khédivé une longue conférence. C'était sans doute à l'occasion des intérêts considérables que cette entreprise va voir se développer par l'ouverture de l'Egypte au transit de toutes les nations orientales.

Aujourd'hui a eu lieu dans les bureaux de la Liberté, sous la présidence de M. de Girardin, une réunion du syndicat de la presse parisienne. Cette réunion est motivée par la situation que fait à la presse en général la législation actuelle, sous laquelle le Rappel et le Rappel se trouvent obligés de suspendre leur publication.

Il est faux que le Conseil de l'ordre des avocats doive élire, à comparaitre M. E. Delaire, qui fut, dans les réunions publiques le représentant au pouvoir le port-voix de M. Rochefort, pour éviter à ce trop vivement M. Jules Favre. On cite cette particularité que M. E. Delaire, ayant pris la parole dans 23 réunions publiques n'a pas motivé un seul avertissement du commissaire de police présent.

On dit que le prince Pierre Bonaparte qui vit dans la retraite à Auteuil va être nommé général en chef des gardes mobiles. Le Gaulois prétend que pour mieux distinguer la garde nationale de la nouvelle milice, on devrait l'appeler la garde immobile.

Le Conseil des ministres présidé aujourd'hui par l'Empereur, a duré deux heures.

CH. CAROT.

Bourse de Paris du 16 juin.

Le 3% ouvre à 70.40, coupon détaché, ce qui correspond au taux de 71,15, et représente 10 c. de baisse sur la clôture d'hier. C'est aussi aujourd'hui la liquidation des valeurs qui se reportent dans les cours. Cette opération se fait un peu en baisse sur les cours moyens de la 1re quinzaine ; on remarque que la spéculation tend à se liquider et laisse les syndicats isolés en face des capitaux inactifs. — Le foncier a été très-offert et a perdu un instant trente fr. sur les cours précédents. Le bruit de la retraite du Préfet de la Seine est la cause de ce recul et de la faiblesse des Ville Nouvelles, offerte à 377. Au comptant il s'est fait de nombreux arbitrages de l'obligation Lombard en faveur de l'obligation de Saragosse ; la 1re est descendue à 241, la 2e a monté à 154. — Dernier cours 70.37 1/2 Londres 1/8 baisse.

CELLIER.

On lit dans le Moniteur :

Les troubles déplorables dont Paris a été le théâtre pendant quelques jours ont motivé des arrestations nombreuses, qui ont d'autant plus ému le public, que certaines personnes avaient fait courir des bruits de toute nature sur les traitements que l'administration faisait subir aux personnes arrêtées par la police.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant pour tous de connaître l'impression personnelle d'un témoin oculaire et désintéressé, et nous avons sollicité de la direction des prisons la permission de visiter la Conciergerie et la prison provisoire établie dans le fort de Bicêtre. Dans les circonstances actuelles, l'administration ne pouvait nous donner l'autorisation que nous sollicitons ; il nous fallut recourir à M. le préfet de police lui-même, qui eut l'extrême obligeance de lever tous les obstacles.

Muni d'un précieux autographe émanant de son cabinet, nous allâmes nous présenter à la porte de la Conciergerie, où il nous fallut parlementer avec un premier gardien.

Nous franchissons une première grille, et nous nous trouvons dans une cour dont l'un des côtés est garni de boîtes de pain.

Là sont étendus de nombreux sergents de ville qui semblent harassés de fatigue.

Nous traversons la cour et arrivons à une deuxième grille où il nous faut parlementer avec un nouveau gardien.

Enfin M. le directeur qui vient de recevoir l'avis de permission qui nous a été accordée, arrive et se met à notre disposition avec une affabilité des plus grandes.

Il nous fait d'abord traverser une grande salle remarquable par la beauté de sa double rangée d'arcades gothiques reposant sur des piliers, dont un retrace en haut relief le malheur qui mit fin aux amours d'Héloïse et d'Abelard. Chemin faisant, M. Grosbon, le directeur de la Conciergerie, nous indique qu'à son arrivée dans cette salle, chaque personne arrêtée doit donner ses noms et prénoms, lesquels sont immédiatement inscrits sur fiches disposées ad hoc.

Nous continuons et nous arrivons à une troisième grille que nous franchissons pour pénétrer dans une sorte de long couloir, garni sur un des côtés par de petites cellules en bois, dont quelques-unes sont brisées et dont les débris sont encore étendus sur le sol.

M. le directeur nous explique que les personnes arrêtées le premier jour étaient beaucoup plus surchargées que les autres et que ce sont elles qui ont fait ces dégâts.

Dans ce couloir se promènent de long en large 70 à 80 détenus, provenant des ramenes opérées par la police sur le boulevard Montmartre ou sur les adjacents, pendant la nuit de vendredi à samedi. Ils paraissent pour la plupart appartenir

aux classes aisées de la société ; les visages sont abattus, bien que les yeux gardent la trace de larmes mal essuyées. C'est à leur air sûr que nous nous dévouons devant ces hommes malheureux ; tous nous rendent notre salut avec un empressement navrant ; hélas ! chacun nous croit dans doute plus de pouvoir que nous n'en avons. Le directeur est entouré, il ne peut entendre, ni auquel répondre ; il écoute cependant avec une grande bienveillance les questions, les prières et même les reproches qui lui sont adressés.

Il parle à tout le monde avec une grande douceur ; il console et encourage les uns, il exhorte les autres à prendre patience. Il reconnaît que le service laisse à désirer, il s'excuse sur la difficulté, sur l'impossibilité de faire mieux au milieu d'un pareil encombrement ; il assure qu'il fera personnellement tout ce qui lui sera possible pour améliorer la triste position dans laquelle se trouvent les détenus ; — il ajoute que le personnel souffre également, car depuis trois jours et trois nuits, directeur et employés sont sur pied, sans avoir pu prendre une heure de repos.

Un jeune homme, élégamment mis, s'approche du directeur, et se plaint de ce que depuis douze heures, même à prix d'argent, il n'a pu obtenir qu'on lui serve quoi que ce soit à manger. — Le directeur se plaint d'un semblable retard dans le service. Le gardien interpellé, s'excuse sur la fatigue générale, et ajoute que le potage est prêt à être servi. Il y a là, en effet, deux grandes marmites où plouf deux grands seaux de cuire dans lesquels il y a du bouillon gras. Le directeur s'approche et se plaint de ce que le potage n'est pas assez chaud. Le gardien prend une grande cuiller, agite le potage à plusieurs reprises, la ressort pleine de bouillon, y trempe la main pour constater la température assure qu'elle est suffisante, et, avec le plus grand calme, remet la cuiller et son contenu dans la marmite.

Nous traversons la galerie dans toute sa longueur, nous franchissons une nouvelle grille et nous arrivons à un préau, également grillé, dans lequel sont enfermés 230 personnes, également arrêtées dans la nuit de vendredi. Ici la blouse domine ; bien qu'il y ait cependant un certain nombre de vêtements élégants. On nous ouvre, nous entrons dans le préau, et bientôt nous sommes entourés par ces malheureux, qui nous prennent les mains, qui nous pressent ; chacun nous affirme qu'il est innocent, qu'il est victime d'une erreur commise par la police ; les uns nous donnent leur carte, d'autres nous supplient en pleurant d'aller voir leur famille ; celui-ci nous parle en anglais, et un autre en allemand. Nos yeux se mouillent à toutes ces prières, et pour la première fois nous regrettons de ne pas être un des puissants de ce monde, afin de pouvoir d'un mot sécher les pleurs de tant de malheureux. Nous espérons d'ailleurs que les portes de la prison s'ouvriront pour beaucoup, car, en vérité, il n'y a pas là de ces figures sinistres qui inspirent instinctivement la crainte et la répulsion.

Les gardiens eux-mêmes, à qui l'expérience doit avoir donné un coup d'œil infatigable en pareille matière, nous assurent qu'il y a là bien plus de badauds que de méchantes gens.

Parmi les cartes et les lettres que nous avons prises pour les faire parvenir aux adresses qui nous sont indiquées, nous remarquons, non sans surprise, le nom de M. D... médecin connu, et dont la figure est des plus sympathiques ; M. C... fils d'un homme occupant une situation élevée dans l'administration du Sénat ; M. B... représentant d'une des premières maisons de commerce de Paris, et dont le chef a été président du tribunal de commerce, puis des noms de gens établis ; de boutiquiers, de commerçants, etc.

Un jeune homme, presque un enfant, pleure dans les bras de son père ; ils paraissent appartenir à la classe des petits boutiquiers ; leurs vêtements sont très

propres ; ils supplient le directeur de ne pas les séparer ; et celui-ci leur promet qu'il fera en sorte de leur faire donner une chambre où ils seront ensemble ; de plus, il prend toutes les lettres, toutes les notes que lui remettent les détenus, et promet qu'il va faire parvenir chaque chose à sa destination ; enfin il fait ce qu'il peut pour consoler quelque peu ces affligés, dont la majeure partie regrette amèrement la curiosité insatiable qu'ils ont poussée à aller se fourrer là où ils n'avaient qu'à faire.

Enfin nous quittons le Préau et nous allons voir les pièces à conviction saisies sur les personnes arrêtées. Ce sont des casse-tête dont les poignées portent encore la trace de coups violents frappés sur des chaises ou sur des hommes, des coutures poignards, des cannes à épée, dont quelques unes ont été brisées dans une lutte violente.

Nous revenons dans la grande salle par où nous avons commencé notre visite, afin d'assister au départ des détenus, que l'on fait filer d'honneur en brévia sur la prison provisoire établie dans le fort de Bicêtre.

Deux détenus s'avancent entre deux files d'agents. Chacun d'eux passe à son tour devant une table où sont étalés par ordre alphabétique les fiches dressées au moment de l'incarcération.

L'identité de tous bien constatée, l'escouade de douze dévoués est entourée de douze agents et attend le signal du départ.

L'appel et la constatation d'identité donnent lieu à des scènes qui impressionnent au-delà de toute expression. L'un s'avance en tremblant, c'est à peine s'il prononce ses noms et prénoms ; un autre prend un air brave, qui prend plus évidente encore sa pitié. Quelques-uns ne cherchent pas à cacher leur crainte et leurs larmes ; mais rien ne saurait rendre le sentiment de bonheur qu'inspire la figure de ceux à qui l'on annonce qu'ils sont réclamés, et que par conséquent ils seront bientôt libres.

C'est qu'en effet c'est un grand effort que la Conciergerie, et que l'on soit complètement erroné que l'administration ait déployé envers les détenus une rigueur inusitée, il n'est pas possible que ce soit un jour et une nuit seulement que de passer un jour et une nuit seulement dans une de ces grandes salles si sombres, si tristes, si froides, et cela au milieu de gens appartenant à toutes les classes de la société, et dont quelques-uns ont même un contact extrêmement pénible pour des personnes même médiocrement aisées.

Le signal du départ est donné ; les grilles s'ouvrent, l'escouade de douze détenus, escortés par douze agents, traverse la cour et s'avance jusqu'au quai, où stationnent des voitures cellulaires destinées en poste à quatre chevaux ; les détenus y montent l'un après l'autre ; le conducteur reçoit une feuille indiquant les noms des hommes confiés à sa garde ; une autre voiture avance, elle reçoit une nouvelle escouade de prisonniers ; enfin les quatre-vingt-dix détenus qui forment le convoi sont enfermés dans la prison roulante, et le départ a lieu. — Les Roches.

Le Journal officiel annonce qu'une sollicitation est survenue entre les officiers militaires et la troupe aux environs de Bicêtre, dans le bassin de Saint-Etienne.

Les soldats assaillis à coups de pierres et à coups de pistolets ont fait feu. Six à dix personnes ont été tuées ; de toute la troupe, il y a quatre ou cinq hommes blessés et un certain nombre d'armes faussées par des balles.

Mme de Jussières ne se trouve pas plus heureuse à Avroncourt qu'aux Roches.

La même douleur était en elle, sinon plus profonde, peut-être plus irritée. Toujours mélancolique, toujours rêveuse, elle semblait indifférente à tout ce qui se disait ou se faisait autour d'elle. Quand elle surprenait le regard de son mari arrêté sur elle avec inquiétude, elle s'empressait de sourire, mais tristement, que le comte se retirait l'effort qu'elle avait fait. Cela le faisait sourire et lui était une partie de la joie qu'il éprouvait du retour de son fils. Cette joie, d'ailleurs, était complète pour personne à Avroncourt. La tristesse de Mme de Jussières et le silence obstiné qu'elle gardait jetaient de l'ombre sur tout de la confiance, et empêchaient tout d'un coup d'entrer dans la maison.

Parfois, cependant, la comtesse se laissait aller à quelques larmes, mais elle se trouvait seule avec Mme d'Avroncourt. Alors, pour un instant, ce n'était plus la même femme. Sa physionomie s'animait, ses yeux semblaient sortir d'un nuage et brillaient.

— Vous savez si, bonjour, je vous aime tant, disait-elle à son fils, que je voudrais toujours vivre avec vous. — Mme de Jussières lui parlait avec tendresse, comme une mère à sa fille ; lui donnait des conseils et l'embrassait. Mais elle n'aurait pas voulu que son fils lui parlât de son mariage. Elle n'aurait pas voulu que son fils lui parlât de son mariage. Elle n'aurait pas voulu que son fils lui parlât de son mariage.

stamment, elle s'ingéniait à le faire par toutes sortes de moyens adroits et détournés.

Elle aimait, elle était aimée ; mais il manquait à son bonheur que son fiancé fût complètement heureux. Or, cela ne pouvait être — elle le savait bien — tant que Mme de Jussières, restait indifférente à l'amour de son fils. Et, sans se rebuter jamais, avec une douceur et une patience angéliques, elle faisait de vains efforts pour attirer le cœur de sa mère.

Edmond, conseillé par son père et mieux encore par son cœur, essayait, de son côté, de conquérir cette tendresse maternelle de laquelle dépendait son bonheur dans le présent et l'avenir et dont, hélas ! il n'avait jamais connu les bienfaits. Toujours attentif et plein de sollicitude pour sa mère, il laissait rarement échapper l'occasion de lui être agréable. Il entourait de ces mille petits soins qui sont pour une mère une source abondante de joie. Il aurait voulu, pour la comtesse exigeante et désirent tant d'une chose, tantôt une autre ; rien de lui aurait coûté pour la satisfaire. Mais elle ne désirait rien. Sans repousser directement son fils, elle paraissait si insensible aux témoignages d'affection qu'il lui donnait, que cela le éloignait au lieu de les rapprocher. Edmond voyait échouer l'une après l'autre toutes ses tentatives.

Oh ! disait-il avec douleur, jamais elle ne m'aidera. — Et il faisait voir à son père son profond découragement. M. de Jussières conseillait son fils avant qu'il le pouvait ; il relevait son esprit abattu, raffermait sa foi et lui rendait l'espoir.

Mais c'était auprès de Mlle d'Avroncourt

que le vicomte trouvait le plus de consolation. Elle savait si bien prendre part à sa peine.

— Vous verrez, disait-elle avec une conviction touchante, nous aimeront tant votre mère, qu'il faudra bien qu'elle nous aime aussi.

— Mon malheur est si grand, répliquait Edmond, que sans vous, je ne pourrais le supporter.

On arriva ainsi à la veille du mariage. Le vicomte résolut de tenter auprès de sa mère un dernier et suprême effort. Dans la soirée, Mme de Jussières, qui saisissait avec empressement toutes les occasions de s'isoler, se trouvait seule dans un petit salon contigu à la bibliothèque. Assise près d'une fenêtre, un livre ouvert dans la main, on aurait pu croire qu'elle était absorbée dans une lecture intéressante ; mais elle ne lisait point ; elle rêvait. Ses yeux baissés étaient humides et un rayon du soleil couchant mettait en lumière son pâle et beau visage qui paraissait plus que jamais l'empreinte de la douleur.

Edmond entra en ce moment. La comtesse ne l'entendit point. Il put s'approcher d'elle sans qu'elle l'aperçut. Il se mit à ses genoux.

— Ma mère, ma mère chérie ! dit-il d'une voix entrecoupée. — L'émotion l'empêcha de continuer ; il s'empara d'une des mains de la comtesse sur laquelle il colla ses lèvres ; Mme de Jussières le regarda, sans colère, il est vrai, mais aussi sans paraître éprouver la moindre émotion.

— Edmond, vous quelque chose à me dire Edmond ? demanda-t-elle. Que me voulez-vous ?

Je ne veux plus qu'une chose, ma mère, une chose sans laquelle je ne puis être heureux : votre cœur.

— Je vous aime, Edmond, n'en doutez pas.

— Ah ! ma mère, vous me le dites peut-être pour la première fois ; quel bien vous me faites, si vous saviez !... Mais ce que je voudrais encore, ce sont vos caresses, j'en ignore la douceur. Je serais heureux, oui, rien ne manquerait à mon bonheur si je me sentais pressé sur votre cœur dans une étreinte vraiment maternelle.

Et en parlant, Edmond regardait sa mère avec amour. Touchante supplication.

La comtesse ressentit comme un ébranlement intérieur. Son fils, humble et priant, à genoux devant elle, fit entrer la pitié dans son cœur.

— Il est donc malheureux, lui aussi ? murmura-t-elle.

Par un mouvement fébrile elle l'entoura de ses bras, l'attira contre son sein, et mit un baiser sur son front. — O ma mère ! s'écria le jeune homme ivre de joie. — La comtesse se leva brusquement, détourna la tête pour cacher ses yeux inondés de larmes, et s'en alla en sanglotant, laissant son fils stupéfié. Le lendemain et les jours suivants, Mme de Jussières ne parait pas se rappeler que son fils avait eu le pouvoir de l'attendrir un moment. Elle était retombée dans son insensibilité. Son cœur s'était refermé.

VIII.

Un matin, le vicomte Edmond de Jussières racontait ainsi, à sa jeune femme,

les souvenirs de son enfance :

Je restais chez ma nourrice jusqu'à l'âge de quatre ans et demi. Mon père passait rarement un mois sans venir me voir. Une seule fois ma mère m'accompagna. Dans ce temps-là, elle était si jeune qu'elle se trouvait dans le bras de votre mère, c'est ma nourrice qui parle, et je vous répète ce qu'elle m'a dit bien des années après, — je vis trembler ses membres comme quand on a la fièvre ; elle n'avait pas vu regarder. Adossé contre la crèche, votre père suivait tous ces mouvements d'un œil loquet ; il avait des larmes dans les yeux et se contentait de soupirer. Votre mère vous embrassait tant ; mais on eût dit qu'elle pleurait ses lèvres d'un feu rouge. Elle m'a dit si vous eussiez compris, vous vous mettiez à pleurer en tendant vos petits bras vers moi. Je vous repris et aussitôt vous étiez consolé.

Ainsi, dès ma plus tendre enfance, je fus servé des garçons et des nourrices ; une mère, qui sont pour les enfants comme des rayons de soleil. Je me rappelle comment mon arrivée au château de vos parents ; ma nourrice m'y avait amené, et y resta plusieurs semaines. Avant de la renvoyer, on voulait que je m'habitasse à voir les personnes à qui l'on était confié. Enfin, quand on jugea la transition possible, ma nourrice me conduisit pour retourner dans mon pays.

(La suite au prochain numéro.)